

Élégant, mais coincé

Tirez la langue, mademoiselle d'Axelle Ropert, France, 2013,
102 min

Marie-Paule Grimaldi

Volume 32, Number 1, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70750ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grimaldi, M.-P. (2014). Review of [Élégant, mais coincé / *Tirez la langue, mademoiselle* d'Axelle Ropert, France, 2013, 102 min]. *Ciné-Bulles*, 32(1), 49–49.



Tirez la langue, mademoiselle

d'Axelle Ropert

Élégant, mais coincé

MARIE-PAULE GRIMALDI

Qu'est-ce que réussir sa vie? Qu'est-ce qu'être heureux? Plusieurs diront qu'il s'agit d'abord de rencontrer l'amour, de le vivre, et **Tirez la langue, mademoiselle** n'échappe pas à cette croyance, mais ne s'arrête pas là non plus. Comme venu d'une autre époque, où la délicatesse et la retenue auraient régné, le film évite le mélodrame et tout le clinquant de la comédie romantique — il n'en est pas vraiment une — pour parler d'amour et de triangle amoureux, de fraternité, de quête existentielle, mais aussi de bienveillance. Noble entreprise que ce deuxième film d'Axelle Ropert, marqué par l'élégance et la beauté de la réalisation, mais qui, à force de délicatesse, échappe le spectateur et le laisse surtout dans l'ennui.

Prenant soin de ne pas souligner à outrance l'aspect psychologique de la dynamique des personnages, l'histoire est racontée en finesse et en évocation, d'abord par les images. On y suit deux frères médecins et célibataires, Dimitri et Boris (Laurent Stocker et Cédrick Kahn), qui pratiquent ensemble dans le même quartier, le *Chinatown* parisien; depuis toujours attentifs à leurs patients autant que l'un envers l'autre, appréciés de tous, ce sont deux hommes « très

bien », mais pas parfaits pour autant (l'un fréquente les alcooliques anonymes, l'autre est un sportif raté, un peu bourru). Sans le savoir, ils tombent amoureux de la même femme (Louise Bourgoïn), une *barmaid* rencontrée par les soins qu'ils prodiguent à sa fille diabétique, qu'elle élève seule et qu'elle laisse à elle-même la nuit pour aller travailler. La vie ne va pas particulièrement mal pour aucun des protagonistes (« Je ne sais pas quel est mon problème. Est-ce que quelqu'un peut m'aider? », dit Dimitri à une rencontre des AA), mais une profonde solitude enveloppe chacun d'eux, silencieuse et discrète, feutrée, à laquelle fait écho la nuit urbaine, souvent présente. Partout où la tragédie pourrait poindre, Ropert la désarçonne. Pas de climax ni de cris, même pas lorsque les frères réalisent qu'ils sont rivaux: il s'agit plutôt de donner une chance à la tendresse, à l'amour et à la gentillesse, mais avec sincérité et profondeur, sans jamais oblitérer la rudesse de l'existence.

Si seulement les dialogues avaient pu faire entendre tout ce que les images donnent à ressentir, le film aurait été nettement plus réussi. Trop explicatifs, soutenus, raides même, ils nomment sans faire vivre. Si les trois acteurs principaux arrivent à les intérioriser et à les faire couler sans ridicule, il n'en est pas de même pour les acteurs secondaires qui sonnent faux; trop souvent les

échanges sont mécaniques et tombent à plat. Cette faiblesse est peut-être due à l'incroyable attention accordée à la réalisation, placée et lente, et à la photographie, sublime et bleutée, dans laquelle les corps sont découpés et qui magnifie les images de quartier, simples jusqu'à se faire quasiment banales. Le regard posé ici est celui des deux hommes, un regard amoureux sur Louise Bourgoïn, d'une grâce et d'une féminité splendide, jamais menaçante. Peut-être aurait-il fallu accorder plus d'importance au silence, ne pas hésiter à donner leur place à ces images qui, toutes recherchées qu'elles soient, parviennent à laisser transparaître une aura de mystère.

Si la douceur et la discrétion sentimentales sont bien assumées, et qu'elles s'incarnent en une proposition plutôt intéressante, elles manquent à ce point de fluidité que l'impression laissée par **Tirez la langue, mademoiselle** est trop convenue, voire coincée. Avec ce charme désuet du « bon goût français », le film voudrait toucher le cœur, saisir la vie, mais il est trop engoncé dans sa propre esthétique, au détriment de toute émotion. S'il n'est pas nécessaire de tout exposer, il n'aurait pas été non plus vulgaire de ne pas tout contrôler et de laisser s'exprimer un petit quelque chose d'imparfait peut-être, mais qui aurait pu réellement nous atteindre. ▀



France / 2013 / 102 min

RÉAL. ET SCÉN. Axelle Ropert **IMAGE** Céline Bozon **SON** Laurent Gabio **MUS.** Benjamin Esdraffo **MONT.** François Quiquere **PROD.** David Thion et Philippe Martin **INT.** Laurent Stocker, Cédrick Kahn, Louise Bourgoïn, Paula Denis, Serge Bozon, Camille Cayol **DIST.** FunFilm